

Afrique : Edith Mukisa : une Ougandaise rebelle dès l'âge de 5 ans

Autor(en): **Mukisa, Edith / Holst, Hanne-Vibeke**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **89 (2001)**

Heft 1449

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Afrique

Edith Mukisa: une Ougandaise rebelle dès l'âge de 5 ans

Sa mère l'a mise en pension à cinq ans pour qu'elle devienne une jeune Ougandaise obéissante. Pas de chance. Toute sa vie, Edith Mukisa s'est battue pour le droit d'être elle-même. Elle y est tellement bien parvenue qu'aujourd'hui elle est l'une des principales figures de proue de l'Ouganda.

Hanne-Vibeke Holst

Quand j'ai rencontré Edith pour la première fois, j'étais en Ouganda depuis trois jours. Debout, à l'ombre des arbres, avec l'autorité d'une leader, elle nous a fait une présentation concise sur la contraception et les cliniques d'information pour adolescent-e-s, le Naguru Teenage Information and Health Center (Centre de santé et d'information pour adolescent-e-s). C'est là que des milliers de jeunes personnes ont appris à utiliser les préservatifs, à parler ouvertement de leur sexualité, et qu'ils ont ainsi pu se protéger contre le virus du sida qui fait rage parmi les jeunes générations africaines. Edith Mukisa a construit le centre et c'est sa personnalité chaleureuse et charismatique qui fait l'esprit de la place. Comme le dit un jeune travailleur: «Edith est la meilleure en ville. Sa réputation est internationale. Elle est toujours celle qui ose mettre le doigt sur le point sensible.» Il est totalement envoûté par son charme. Moi aussi, d'ailleurs. Je l'écoute avec une fascination croissante, sans douter un ins-

tant que j'ai devant moi le modèle qui incarne l'espoir des femmes d'Afrique. Comment a-t-elle réussi à transgresser le *pattern* du genre?

Après quelques jours, je retourne l'interviewer. Son rire m'accueille depuis son minuscule bureau. «Oh, bonjour! Comment allez-vous?» Quand elle rit, c'est comme le son d'oiseaux qui s'envolent bruyamment. Mis à part que sa voix est sombre et que son anglais est doux comme du fudge, je regrette ne pas avoir amené mon magnétophone pour conserver cette voix et ne pas avoir à la lâcher des yeux pour regarder ma tablette pendant qu'Edith raconte son histoire.

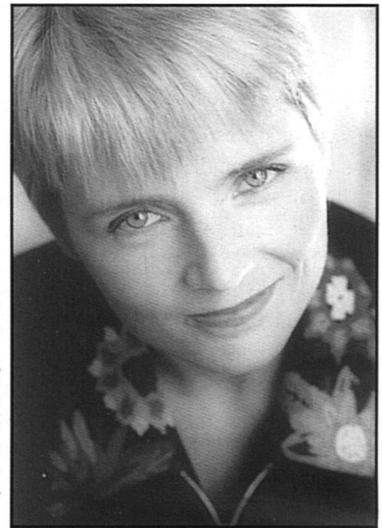
Histoire de vie

«Ok, j'ai trente-sept ans. Je viens du district Jinja dans l'Est de l'Ouganda. J'étais la plus jeune d'une famille de six enfants - j'ai quatre frères et une sœur. Ma famille était relativement aisée, nous faisons partie d'un clan royal, et mon père avait un bon poste à la Barclay's Bank, ici à Kampala. Ma mère était professeure, mais cela ne veut pas dire qu'elle avait une vision particulièrement progressiste vis-à-vis de nous, ses filles. Au contraire. Dès mon plus jeune âge, elle a tenté de me transformer en une petite Ougandaise soumise. Mais je me suis rebellée, dès le début. Pourquoi les filles doivent faire tout le travail ménager, tandis que les garçons vont librement? Pourquoi moi je ne pouvais pas grimper aux arbres et jouer à des jeux déchaînés? Pourquoi les filles doivent être gentilles et rester tranquilles? Ma mère était épouvantable:

«Ne fait pas ci!», «Les filles ne font pas cela!». Elle a essayé de me casser, mais je me suis plainte à mon père. Et il a pris mon parti, en martelant que filles et garçons sont né-e-s égaux, donc doivent avoir des droits égaux.»

«Mon père était mon ami. Je dois le remercier pour tout. Il était bien informé, éduqué et très ouvert d'esprit. Lui et ma mère se querellaient constamment à propos de mon éducation. A 5 ans, elle a pris les grands moyens et m'a envoyée dans un pensionnat pour filles. Elle avait déjà réalisé qu'elle n'arriverait pas à me casser seule. Mais l'école non plus n'y est pas parvenue. Au contraire. Puisque je n'étais plus sous la mauvaise influence de ma mère, j'ai vraiment découvert mon potentiel. J'ai su que je pouvais gérer ma propre vie. Alors, j'ai étudié, étudié, j'ai appris tout ce que je pouvais, et je suis devenue présidente du club de débat et de l'association de théâtre. En même temps, je me suis entourée de nombreux amis gar-

çons que je pouvais retrouver pour discuter et avec lesquels je pouvais être en compétition. Non pas parce que je n'aimais pas les filles, mais elles étaient trop faibles. J'avais besoin des garçons comme rivaux pour me renforcer. A 15 ans, je savais que ma mère ne pouvait plus me surveiller. J'étais devenue trop forte pour elle. A ce moment, je l'ai informée que dorénavant, j'allais prendre mes propres décisions, que je voulais une éducation et un travail et que je n'allais pas me marier. Jamais. Elle n'a pas dit un mot. Elle savait la bataille perdue d'avance. Et mon père m'a soutenue, comme toujours. Puis, je suis allée à l'Université où j'ai étudié la psychologie. C'est là où j'ai vécu ma deuxième grande expérience. Il y avait des manifestations étudiantes. J'étais une des rares filles parmi les protestante-s. Quand la situation a dégénéré et que la police s'est mise à envoyer des gaz lacrymogènes sur nous, je suis restée. Je n'ai pas couru, même si j'avais peur. J'ai dépassé ma peur.



Hanne-Vibeke Holst est romancière et journaliste-vedette au Danemark. Elle est porte-parole du Fond des Nations Unies pour les activités en matière de population. C'est à ce titre qu'elle s'est rendue en Ouganda interviewer Edith Mukisa.

Photo: Gylendal

C'était extraordinaire pour moi de découvrir les limites de mon courage.»

La voix d'Edith prend un ton étrange.

«Parce que c'est à ce moment que j'ai décidé de survivre.»

Jacquiesce pour manifester ma compréhension. En Afrique, cette affirmation possède un sens très spécifique. L'espérance de vie des femmes en Ouganda est d'environ 43 ans. «C'était exactement pour cette raison que je ne voulais pas me marier. J'avais vu comment les femmes devenaient faibles dans le mariage. Elles perdent tout, tandis que les maris peuvent agir de façon tout à fait irresponsable et s'en tirer sans autre. Je n'ai jamais cru l'idée préconçue selon laquelle la présence d'un homme dans ma vie était indispensable pour me rendre heureuse. En revanche, je voyais la grande joie que pouvaient amener les enfants. Donc je voulais des enfants! Des enfants sans mari! C'est donc ainsi que les choses se sont réalisées.

Une marginale originale

«Donc vous avez des enfants, mais pas de mari?»

«Exactement. J'ai deux garçons de 11 ans. Leur père est mon amoureux. J'éprouve une profonde tendresse pour lui. Mais je ne veux pas vivre avec lui. J'ai construit ma propre maison, et il passe de temps en temps une journée ou une soirée avec nous, comme ça. Il a accepté cet arrangement et ça marche parfaitement.»

«Qu'est-ce qu'ils pensent de cette organisation?»

«Les gens trouvent cela très bizarre. En fait, je pense que personne ne comprend vraiment. On est probablement les seuls individus en Ouganda à vivre ainsi! La seule raison pour laquelle c'est possible, c'est que le père de mes enfants

est un homme inhabituel. Il est conférencier à l'Université et extrêmement tolérant. Et encore une fois, je dois remercier mon père de m'avoir donné son total support. Quand j'étais très jeune, il m'a prévenue à propos du mariage: «Les hommes peuvent être bien, mais ils peuvent également être destructifs.» Malheureusement, aujourd'hui, il est mort. Il était alcoolique et il a succombé à une cirrhose. Mais il a vécu jusqu'à septante-neuf ans et il a honorablement assumé ses responsabilités toute sa vie. Il était plein de bonnes pensées pour nous, prenait part à nos vies, et demandait toujours comment ça allait, en posant des questions comme «est-ce vraiment le bon job pour toi? Peut-être que tu devrais plutôt...». Il n'a jamais failli à ses obligations ni envers sa famille, ni envers son travail, je ne sais pas comment cela était possible avec l'abus d'alcool. Il avait une impressionnante discipline, de laquelle j'ai beaucoup appris. J'ai pris soin de lui durant la période finale de sa vie à l'hôpital, on était confidents et très proches. Après sa mort, il s'est avéré qu'il m'avait désignée comme principale héritière et cheffe de famille. LA PLUS JEUNE FILLE de la famille! Mes frères étaient stupéfaits, mais ils ont dû accepter sa volonté. Ils se sont donc adaptés et aujourd'hui ils écoutent mes bons conseils dans les affaires familiales ou relativement à d'autres problèmes ou conflits qui peuvent surgir. En fait, deux de mes frères sont morts maintenant, du sida.»

«Comment envisagez-vous votre futur?»

«Je considère qu'on a l'obligation de faire quelque chose pour sa communauté. Mais honnêtement, j'ai l'impression d'avoir donné. Maintenant, c'est le temps de faire quelque

chose pour moi. Par mon travail, j'ai beaucoup voyagé et ça m'a donné envie de poursuivre des études dans une université occidentale, et puis ensuite chercher un job dans une agence internationale. Où on peut me payer ce que je vaudrais et où je peux travailler à un niveau plus élevé. En fait, j'ai été acceptée à la Karolinska Institutet de Stockholm, en Suède, une université médicale où je peux faire un diplôme en sociologie et me spécialiser dans la santé reproductive. Maintenant, tout ce dont j'ai besoin, c'est une bourse. C'est le plus difficile. J'ai essayé de trouver

des commanditaires ces huit dernières années, sans succès. Mais vous verrez, je réussirai. La prochaine fois qu'on se rencontrera, ce sera au Nord, dans votre coin du monde!».

Comme elle me dit au revoir en me prenant la main, Edith rit. Je croise les doigts. Dans notre intérêt.

Traduit du danois à l'anglais par Kirsten Kincaid et de l'anglais au français par notre rédaction.



UNIVERSITÉ DE GENÈVE

L'ÉCOLE DE TRADUCTION ET D'INTERPRÉTATION ouvre une inscription pour un poste de

MAITRE D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE

à l'Unité de traitement informatique multilingue

CHARGE : Il s'agit d'un poste à plein temps. Enseignement de la traductique, de la traduction assistée par ordinateur, de la description formelle des langues, de la programmation linguistique, du traitement des données linguistique multilingues. Recherche dans les domaines de la traductique, du traitement automatique des langues naturelles, de la recherche informatique d'informations multilingues, et des langages de représentation des connaissances.

TITRE EXIGÉ : doctorat en linguistique théorique, formelle et informatique, ou titre jugé équivalent. Langues de travail : français, autres(s) langues(s) souhaitée(s). Expérience de l'enseignement au niveau universitaire.

ENTRÉE EN FONCTION : 1^{er} octobre 2001 ou date à convenir.

Les dossiers de candidature doivent être adressés avant le 28 février 2001 à la présidence de l'Ecole de traduction et d'interprétation, 40, boulevard du Pont-d'Arve, CH-1211 Genève 4, auprès de laquelle des renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur le cahier des charges et les conditions.

Désirant associer tant les femmes que les hommes à l'enseignement et à la recherche, l'Université souhaite recevoir davantage de candidatures féminines.